



ASTÉRIQUE ⁵¹

La Lettre de la Scam*

La Scam affirme la place singulière de l'auteur dans la société. *Astérisque* en est le porte voix.

avril 2015



L'Europe vue par... Julia Kristeva, écrivain, psychanalyste.

AVEC ANTOINE PERRAUD, JOURNALISTE

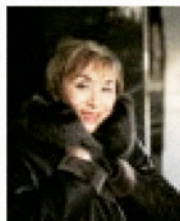


photo Matthieu Raffard



ANTOINE PERRAUD — Je voudrais commencer par un souvenir passionnant et cuisant : onze ans et demi après la campagne concernant le traité de Maastricht, j'avais souhaité confronter, à partir d'archives, deux personnes pouvant s'opposer sur l'Europe mais ayant une même idée européenne. J'avais donc invité le héros de cette campagne — de position qu'on peut appeler souverainiste — Philippe Seguin ; et je m'étais dit, si en face on peut établir un dialogue avec Julia Kristeva, psychanalyste, romancière, critique, enseignante, sémiologue, chantre d'un nomadisme bien tempéré, donc forcément européenne, et par ailleurs incarnation d'une forme d'insoumission féminine tout en la pensant, il va se passer quelque chose. Le drame c'est que pendant deux heures, Philippe Seguin n'a pas arrêté de vous appeler Julia Kristova. J'ai trouvé que c'était une rencontre assez parabolique et me suis dit que vous, dans la décennie précédente, vous étiez parvenue à construire quelque chose dans l'ordre intellectuel avec une émission qu'abritait Arte : vous teniez une sorte de salon littéraire avec des auteurs européens pour réfléchir à ce qui pouvait fonder une sorte de conscience littéraire européenne, appelée le roman. Quel souvenir en gardez-vous au sens de l'échec, de l'expérience intéressante ou de pistes que d'autres pourraient emprunter ?

JULIA KRISTEVA — Merci beaucoup, Antoine Perraud, d'évoquer ces moments — mais je bute sur votre terme « échec ». Colette disait : « La mort ne m'intéresse pas ; ce n'est qu'une banale défaite. » « C'est la naissance qui est l'événement fatal. » Et encore : « Renaître n'a jamais été au-dessus de mes forces. » Sans doute est-ce très prétentieux ou très féminin, mais j'ai fait mienne cette vision *colettienne* qui consiste à voir dans chaque événement une possibilité de renaissance. Vous êtes un

homme, et vous avez toutes les raisons de vous intéresser à un éventuel échec. Lors de cette rencontre, Philippe Seguin a écorché mon nom. Peut-être pensait-il à Boris Christoff, le chanteur bulgare. Vous savez, je me définis souvent comme une personne de nationalité française, d'origine bulgare, citoyenne européenne, d'adoption américaine. Jamais mon nom n'est prononcé à la bulgare, et je considère ces variations comme une appropriation renaissante, donc Kristova, pourquoi pas ? Cela dit, il m'a semblé en effet qu'il n'y a pas eu de forte confrontation parce que, sans être tout à fait sur la même longueur d'ondes, tous deux nous considérons que l'Europe possède un atout majeur : la culture. Et puis, l'ennemi des technocrates de Bruxelles ne s'était pas montré si antieuropéen que cela. Finalement, il n'y avait pas grand-chose pour nous opposer.

Quant au Salon littéraire, Arte avait eu l'idée géniale de considérer le roman comme un genre européen. Et je suis d'accord avec cela. Quand je suis arrivée en France, grâce à une bourse du général de Gaulle (des subventions étaient accordées aux jeunes qui parlaient le français), mon objet de thèse était le « nouveau roman » français. Je connaissais des *Lettres françaises*, Pierre Daix et Louis Aragon, qui m'a dit : « Mon petit, vous ne pourrez jamais comprendre le nouveau roman si vous ne remontez pas aux sources. Non pas Rabelais, mais Antoine de La Sale avec *Le Petit Jehan de Saintré* ». Le grand écrivain était aussi un grand lecteur, et il m'a révélé cet auteur que je ne connaissais pas. Dans son texte encore très dramatique et mal ficelé, on voit émerger le roman, à travers la poésie courtoise, les traités scientifiques, la théologie en carnaval et l'histoire.

J'ignore si Arte connaissait mon attachement au roman qui englobe divers genres littéraires. À la fin du Moyen Âge et au début de la Renaissance, le roman s'est cristallisé en

Europe autour de la notion de la personne humaine. Cette notion puise aux grandes traditions philosophiques et religieuses européennes que sont la pensée grecque, le judaïsme, le christianisme — avec la greffe musulmane qui va s'accroître. Et cette coupure, unique au monde, qu'opèrent la Renaissance et les Lumières. Que montre le roman ? Un parcours, un voyage, une initiation, faits par un individu qui se métamorphose en traversant des épreuves : c'est une singularité en mouvement, un lieu de conflits et de pluralités, jamais une identité fixe.

Les astrophysiciens ne parlent plus d'univers, mais désormais de *multivers* parce qu'ils découvrent des galaxies dotées de cinq ou six dimensions où les lois universelles sont déclinées de manière différente. Dans cette optique, en tant que psychanalyste et en tant que romancière, je considère que chacun de nous est un *multivers*, avec une pluralité de facettes ; or cette notion d'identité mobile et multiple était déjà esquissée dans l'individu européen qui pointait dès les débuts du roman. Je tiens beaucoup à cette idée qu'il existe un *Homo europaeus*. Il nous faut affirmer, reconnaître, analyser sa richesse, sa complexité et sa force vitale, et également les mettre en question car il a commis aussi des horreurs — les croisades, le colonialisme et la Shoah. Mais, précisément, parce que nous connaissons ces horreurs et parce que nous sommes capables de les interroger, nous sommes peut-être en avance par rapport à d'autres civilisations qui n'ont pas cette notion de pluralité individuelle ni la possibilité de la remettre en question. Ce multivers foisonnant, cette expérience intérieure complexe, le roman en est le laboratoire. Toutes les cultures ont des récits, mais le roman, dans le sens d'élaboration de la subjectivité à travers des épreuves et des renaissances multiples, et en ce sens une *manière de pensée* — c'est-à-dire d'interroger — *incarnée*, est européen.

Sachant que vous êtes dans cette vision plurielle de l'identité, comment abordez-vous la question des racines chrétiennes de l'Europe ?

Aujourd'hui, cette question est extrêmement importante et centrale. J'ai eu l'honneur d'avoir été invitée par le pape Benoît XVI à la rencontre interreligieuse d'Assise, en octobre 2011, pour présenter, au sein d'une délégation, le point de vue des non-croyants, des humanistes. À notre retour, avec d'autres personnes, le Cercle Montesquieu a été créé, et nous avons invité Vincent Peillon, alors ministre de l'Éducation nationale, pour lui proposer l'enseignement des faits religieux à l'école, considérés comme des objets de connaissance et non de culte. Notre grand trésor et notre force en Europe, par rapport à ce qui germe dans le monde comme fascination vis-à-vis du fanatisme, et malgré toutes les horreurs que j'ai mentionnées, c'est cette idée selon laquelle l'identité n'est pas un *culte* mais un point d'*interrogation*.

J'insiste sur cette spécificité qui ne s'est jamais aussi fortement affirmée (malgré les crimes que j'ai rappelés et qu'on ne dénoncera jamais assez) que dans l'histoire de pensée européenne, et que Nietzsche à la fois résume et appelle : « mettre un grand point d'interrogation à l'endroit du plus grand sérieux ». Depuis les Grecs, à travers les interprétations rabbiniques de la Bible, à travers la théologie chrétienne et, d'une nouvelle et radicale façon dans la philosophie des Lumières, ce grand moment unique au monde que fut la rupture de la tradition avec la sécularisation de la société, l'Europe n'a jamais cessé de s'interroger sur les religions, les croyances. Nous avons ciblé les religions liberticides : elles freinent les corps et les esprits, les femmes, les esclaves, les enfants, les classes sociales, la diversité des pensées et des expressions. Cette dimension émancipatrice et tolérante doit continuer. Plus que jamais. Faut-il le rappeler ? La mise en question du fait religieux ne peut se faire qu'en Europe. Nous avons la maturité pour le faire, c'est l'un des grands atouts de la civilisation européenne.

Cependant, ce faisant, nous avons oublié d'interroger les bénéfiques du besoin de croire. Bien souvent, en insistant sur la laïcité, nous nous contentons d'opposer ce mot « magique » au fanatisme et nous nous limitons à quelques « éléments de langage » qui n'aboutissent à rien, sinon à dresser les uns contre les autres. Au contraire, il faudrait rouvrir la tradition, rouvrir le judaïsme, rouvrir la mythologie grecque, rouvrir le christianisme, réapprendre les mythes, les récits, les romans, connaître les conflits qui ont eu lieu et savoir combien l'acquisition de la laïcité est un grand combat qui ne peut finir à condition de reconnaître ce que j'appelle avec d'autres analystes la reconnaissance et l'accompagnement du « besoin de croire » comme fondement du désir de savoir. Les sciences d'homme nous révèlent aujourd'hui la complexité et la personnalité humaine, et le fait de ce besoin de croire en est une composante anthropologique, préreligieuse et prépolitique. .../...

Mais revenons à votre question : oui, il y a des racines chrétiennes de l'Europe, oui il faut les reconnaître, non pas pour en faire un dogme qui scelle, mais pour reconnaître son énergie polyphonique, une polyphonie qui nous interpelle déjà dans les différentes phases et facettes du christianisme. Elle se construit évidemment et surtout à travers les conflits et les passerelles, adversités et contagions, contre les divers confluents et greffes : judaïsme, héritage grec, islam, etc. Pour nous léguer en définitive une identité qui n'est un culte figé, mais une mise en question permanente. Thérèse d'Avila, fille d'une mère chrétienne et d'un père descendant de juifs convertis, grande joueuse d'échecs, et dont l'exaltation paroxystique choque encore aujourd'hui beaucoup de catholiques, a dit cette phrase magnifique à ses sœurs, alors qu'il était interdit de jouer dans le couvent : « Je vous autorise à jouer pour faire échec et mat au Seigneur. » C'est incroyable ! Ce trait d'humour – façon *thérésienne* et peut-être féminine de vivre, parce que renaître n'est jamais au-dessus de ses forces – résonne avec une autre phrase, plus sérieuse théologiquement, de Maître Eckhart demandant à Dieu « de le laisser libre de Dieu ». Dans la tradition catholique, il existe bel et bien des sources de liberté que la pensée sécularisée se doit de reprendre et radicaliser. Je le maintiens avec Tocqueville et Hannah Arendt : cette rupture avec le fil de la tradition ne s'est produite qu'en Europe. Certains penseurs d'origine musulmane posent avec nous la question : serait-ce possible d'opérer la même « transvaluation des valeurs », de soumettre à une pensée interrogative, problématisant, les dogmes de la foi issus du Coran ? Est-ce faisable, est-ce possible ? Poser la question est peut-être plus important, à l'heure actuelle, que de lui répondre. C'est la voie de la liberté que l'Europe a ouverte.

Avez-vous l'impression qu'une opinion publique européenne est en formation ?

Je pense que cette opinion est latente, qu'elle n'existe pas en tant que réalité politique mais qu'il n'est pas impossible de la construire. Voyez-vous, je me définis souvent comme une pessimiste énergique. J'ai passé vingt-cinq ans de ma vie de l'autre côté du Rideau de fer ; toute cette Europe-là était passionnément européenne. Maintenant, avec l'austérité et une ouverture de l'Europe peut-être trop rapide vers les pays de l'Est, l'opinion proeuropéenne à l'Est même est devenue problématique, mais elle n'attend qu'à se réveiller. En Europe de l'Ouest, j'ai l'impression que nous avons une telle dépression nationale qui tient à de multiples raisons, aux difficultés socio-économiques, mais aussi à une espèce de démission de la classe politique vis-à-vis du projet européen, que ce désir d'Europe est moribond, sinon rejeté — je pense au Front national. J'ai la chance de représenter un peu l'Europe et la France à l'étranger. En Chine par exemple, il y a un désir d'Europe. Il y a deux ans, le président

de l'École polytechnique de Shanghai m'a dit qu'il souhaitait bâtir un Institut des philosophies et des spiritualités européennes et chinoises. « Parce que, at-il ajouté, nos jeunes ont parfois des conflits personnels et sociaux et je ne voudrais pas qu'ils deviennent des kamikazes ; c'est vous qui leur apprenez ce qu'est être soi et comment rencontrer les autres. » Nous avons donc les outils que les autres nous envient, mais nous ne le savons pas. J'avais proposé au Conseil économique et social qu'on essaye avec l'enseignement des faits religieux à l'école d'intégrer celui des origines et du destin de l'humanisme, fleuron de la pensée européenne. On croit que « Liberté, égalité, fraternité » c'est automatique, mais pas du tout ! Il faut apprendre à travers quels combats, quels textes et quelle histoire ce mouvement de pensée s'est produit. J'avais aussi proposé qu'on crée une Académie des cultures européennes qui prendrait le relais de l'Académie universelle des cultures — que le gouvernement français avait beaucoup épaulée et qui n'existe plus. On pourrait réhabiliter ce désir d'Europe avec des Maisons Europe (une extension de Villa Médicis ?) situées dans des parties limitrophes de l'Europe : ses boursiers, originaires de différents pays d'Europe, pourraient publier des travaux dans toutes les langues, créer des œuvres d'art exprimant leurs expériences et leurs projets d'Europe, de manière à ce que cette diversité de la culture européenne se réunisse sur la question de l'identité.

Vous êtes bien placée pour envisager, appréhender, voire expertiser deux humanismes messianiques qui sont parfois siamois et parfois parfaitement rivaux : l'humanisme européen, vous en avez parlé ; mais quid des États-Unis d'Amérique qui se haussent du col sans doute à juste titre en ce domaine ?

C'est une grande question ! J'ai eu l'honneur

de recevoir un prix créé par le Parlement norvégien pour honorer les sciences humaines qui manquent dans le Nobel, le prix Holberg. Lors de la réception, j'ai présenté deux notions de la liberté : l'une européenne, l'autre nord-américaine. C'était une manière polémique de distinguer ces deux visions qui, en réalité, sont non seulement parallèles mais se contaminent, se chevauchent, se croisent.

La notion de liberté, que Kant nous a léguée, n'est pas, comme on le croit rapidement, la négation d'un interdit ; je suis libre parce que je dis « non » à mon patron, au président de la République, à mon mari, à ma femme, etc. Pas seulement, pas vraiment, car la liberté comme dépend de l'obstacle contre lequel je me dresse ; elle n'est donc pas si libre que ça... Kant propose de penser que la véritable liberté est une initiative du soi qui décide de commencer un acte nouveau. Vous êtes libre quand vous me dites : « je ne suis pas d'accord avec vous », mais surtout quand vous faites autre chose que moi. Le protestantisme et la culture nord-américaine — je schématise — sont fondés sur cette liberté-là. Il en résulte la libre entreprise, la domination du dollar jusqu'à l'argent virtuel, l'accumulation de données et de richesses. La pensée scientifique et technologique en découle aussi, qui favorise les innovations. Des merveilles d'œuvres et de promesses partagent cette logique, et on peut se demander si nous, Européens, nous ne sommes pas aujourd'hui moins performants, que les Américains dans la mise en pratique de cette liberté.

Mais il existe une autre forme de liberté sur laquelle Heidegger a insisté : celle de la révélation, qui se réalise dans la rencontre. Dans l'échange, nous essayons de nous connaître l'un l'autre, peut-être d'emprunter à l'un et à l'autre, et de construire — dans l'entre-deux — quelque chose de nouveau. Cette révélation fonde l'acte amoureux, elle illumine le « Dieu est amour » des chrétiens ; le Dieu juif l'a fait entendre dans le Buisson ardent ; Moïse écoute la voix qui lui dit seulement « Je suis celui qui suit », sans définition, éternel retour sur l'être soi, et appel à agir sans avoir un programme. Cette écoute amoureuse reconnaissante et stimulante, qui s'est déclinée dans le roman et développée aux États-Unis, demeure la base de la culture européenne de la solidarité, de l'attention portée à l'autre, du soin. Elle tient une place dominante non seulement dans le discours de la gauche mais aussi dans celui de la droite dite sociale. Cette culture de la révélation, de la rencontre, est une autre forme de liberté. L'Europe pourrait-elle en être fière, tout en développant celle de la compétitivité le mieux possible ?

Sur un site qui vous est consacré, kristeva.fr, figure un texte magnifique sur l'*Homo europaeus* où vous soulevez quelque chose d'extrêmement important qui a été éclairé à la lumière des attentats de Paris de janvier : comment les émetteurs peuvent parfois créer des retours de

flamme qu'ils n'imaginent pas, en particulier par rapport au fait religieux. Au cœur d'une réflexion que nous devons mener à tout prix, vous apportez des remarques et des pistes de recherches extraordinaires.

Vous pointez un fait central de l'actualité politique européenne : la place des nations. Dans le texte dont vous parlez, je dis qu'il n'y a pas d'Europe sans une Europe des nations. Mon désir d'Europe fédérale suppose une fédération de nations reconnues dans leurs spécificités. Rappelons-nous Giraudoux : « les nations meurent d'imperceptibles impolitesses ». Les nations européennes se sentent menacées, elles ont peur de mourir, à tort ou à raison, pas seulement à cause d'imperceptibles impolitesses, mais de l'arrogance à leur encontre et du déni de leurs spécificités. Il faudrait que l'Europe le reconnaisse, que les politiques et les intellectuels s'en emparent pour remonter le moral des nations. Il est urgent de trouver des moyens, et il y en a ; il n'y a pas que l'extrême droite qui est nationale. Je le dis avec force : la nation est un antidépresseur. La nation est constitutive de l'identité. J'en appelle à cette identité nationale et qui serait capable de se vivre en mouvement, interrogeable, ouverte : dont nous avons parlé aujourd'hui. Simplement, les nations sont comme les patients déprimés : vous ne pouvez pas lui demander de critiquer sa famille et son histoire tout de suite, il faut d'abord le rassurer narcissiquement. Il est urgent de rassurer les nations avant de les réunir dans cette polyphonie que pourrait être l'Europe fédérale. C'est à l'Europe des cultures qu'il revient de mener ce processus vital : sans succomber au populisme, mais la faisant parier sur l'amour du point d'interrogation qui a porté en renaissance de notre continent. ✪ Propos transcrits par Agnès Muckensturm

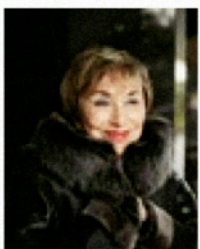


photo Matthieu Raffard